

Ouvrage sous la direction scientifique
de **Sophie Caratini, Charles Grémont,**
Céline Lesourd et Olivier Schinz

Auteurs

- **Zekeria Ould Ahmed Salem**, politologue, directeur de l'Institut des études islamiques, Northwest University, États-Unis.
- **Jakuta Alikavazovic**, écrivain.
- **Alain Antil**, géographe, responsable du Centre Afrique subsaharienne de l'IFRI, Paris.
- **Vincent Battesti**, anthropologue, CNRS, Musée de l'Homme, Paris.
- **Julien Brachet**, géographe, IRD, DEVSOC, Paris.
- **Sophie Caratini**, anthropologue, CNRS, CITERES, Tours.
- **Dominique Casajus**, anthropologue, CNRS, IMAF, Ivry-sur-Seine.
- **Armelle Choplin**, géographe, Global Studies Institute, université de Genève.
- **Arnaud Contreras**, auteur, producteur à France Culture.
- **Mick Gewinner**, traductrice indépendante.
- **Emmanuel Grégoire**, géographe, IRD, CEA, Paris.
- **Charles Grémont (C. G.)**, historien, IRD, LPED, Marseille.
- **Jean-Marc Lamoure (J.-M. L.)**, cinéaste.
- **Céline Lesourd**, anthropologue, CNRS, Centre Norbert-Elias, Marseille.
- **Olivier Pliez**, géographe, CNRS, LISST, Toulouse.
- **Olivier Schinz (O. S.)**, anthropologue et conservateur adjoint au Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- **Rafaa Tabib**, architecte, géographe, urbaniste, géopoliticien, La Manouba, Tunis.
- **Madina Thiam**, historienne, University of California, Los Angeles, États-Unis.
- **Ismail Warscheid**, historien, CNRS, IRHT, Paris.

Et si le dialogue entre les arts et les sciences était une voie essentielle pour regarder notre monde en mutation? Cette exposition au Musée d'arts africains, océaniques, amérindiens (MAAOA), née de la rencontre de l'historien (IRD) Charles Grémont et de l'artiste Titouan Lamazou, ouvre une fenêtre d'intelligibilité inédite sur le Sahara. En donnant à lire et à ressentir, dans un musée d'arts, de grands enjeux comme les mobilités de populations, la gestion des frontières ou celle des ressources naturelles, elle brise l'image «exotique» du Sahara pour le reconnecter, dans la longue durée, aux vastes problématiques contemporaines.

L'exposition «Sahara, mondes connectés» démontre combien les murs et les frontières du musée ne cessent de bouger pour s'adapter toujours plus à d'autres regards, à d'autres acteurs et à d'autres publics. Elle est le fruit de curiosités et de rencontres renouvelées entre conservateurs du patrimoine, artistes, anthropologues et historiens. Elle témoigne aussi des engagements des chercheurs et des artistes qui réfléchissent et s'engagent dans d'autres formes de narration pour donner à visiter, dans le temps et l'espace, le Sahara autrement.

BORIS PÉTRIC, ANTHROPOLOGUE
DIRECTEUR DU CENTRE NORBERT-ELIAS



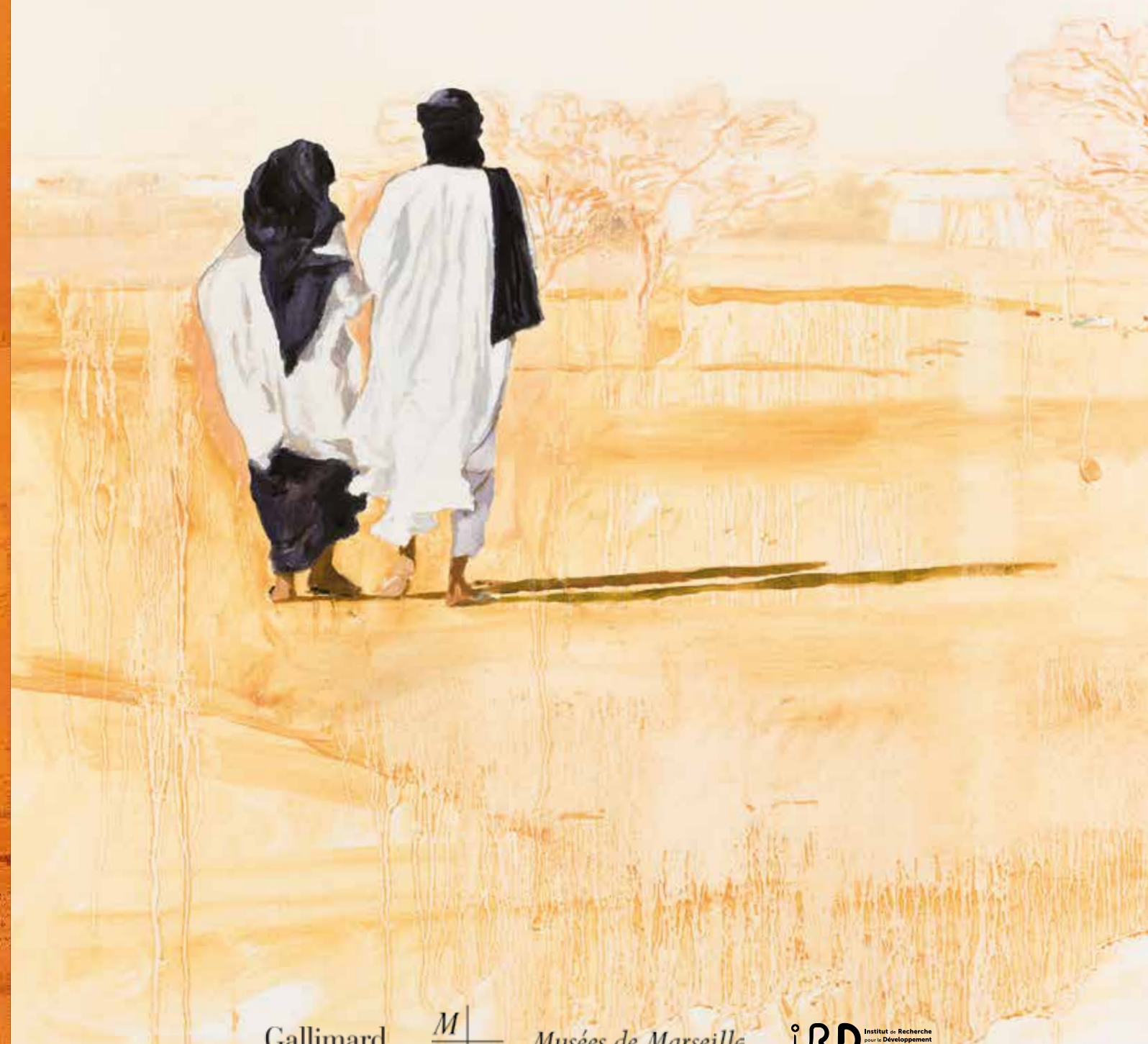
SAHARA mondes connectés

Gallimard

Titouan Lamazou présente

SAHARA

mondes connectés



COMMISSAIRES DE L'EXPOSITION

CHARLES GRÉMONT est historien, chercheur à l'IRD, au Laboratoire population environnement développement, à Marseille.

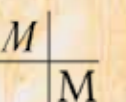
Depuis les années 1990, ses travaux portent sur les sociétés pastorales des régions sahélo-sahariennes (principalement au Mali et au Niger) et sont articulés autour de l'histoire des situations de crise (conquête coloniale, sécheresses, révoltes armées...), des liens sociaux et des formations politiques, des représentations et pratiques de l'espace, du territoire, des frontières et des mobilités. Il enseigne à l'université de Bamako (Mali) et développe ses recherches au sein de deux laboratoires internationaux soutenus par l'IRD, Macoter basé à Bamako et Movida (au Burkina Faso, Maroc, Niger et Sénégal). Il est l'auteur de deux ouvrages publiés chez Karthala et de nombreux articles dans des revues scientifiques.

TITOUAN LAMAZOU est un artiste atypique. Il ne cesse de dresser un état des lieux de ce monde en peintures et en photographies.

Après un passage aux Beaux-Arts, il prend le large à 18 ans. C'est grâce à ses voyages qu'il réalise ses premiers ouvrages en 1982. Sa rencontre avec Éric Tabarly le conduit à poursuivre son parcours maritime jusqu'à la victoire dans le premier Vendée Globe en 1990. Au long de ces années, Titouan Lamazou affine sa pratique artistique. Ses périple font l'objet de nombreuses publications et expositions, du musée des Arts décoratifs au musée de l'Homme en passant par la Fondation Cartier et le Musée du quai Branly - Jacques Chirac.

MARIANNE POURTAL SOURRIEU est historienne de l'art.

Conservatrice en chef du patrimoine, spécialisée dans les arts premiers, responsable du Musée d'arts africains, océaniques, amérindiens, à Marseille (MAAOA), elle a réalisé et présenté au sein de ce musée de nombreuses expositions sur les arts de ces trois continents, dont, ces dernières années, «Visions Huichol, un art amérindien» (2014-2015), «Baga, art de Guinée, collection du musée Barbier-Mueller» (2016) et «Jack London dans les mers du Sud» (2017-2018).

Gallimard  Musées de Marseille

 Institut de Recherche
pour le Développement
FRANCE

Titouan Lamazou présente

SAHARA

mondes connectés

Gallimard

Oasis, nœuds de réseaux

VINCENT BATTESTI ANTHROPOLOGUE

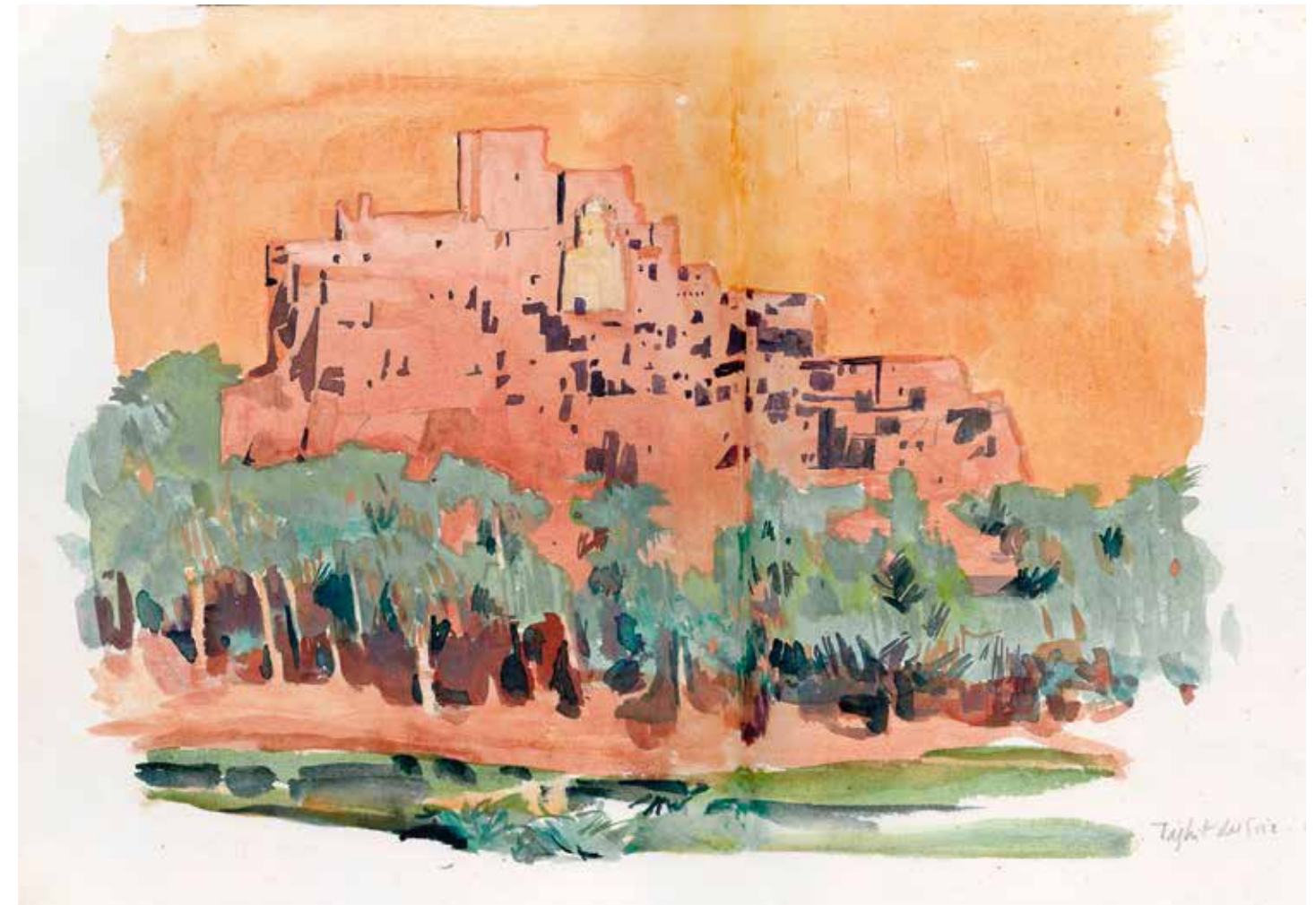
Zerzura! L'image de cette oasis perdue devait être assez entêtante pour lancer de nombreux explorateurs en quête de ce Graal à travers un Sahara non sans danger. Zerzura? L'oasis est décrite dans le *Livre des trésors (Kitāb al-kanūz)*, un manuscrit arabe anonyme du XIII^e ou du XV^e siècle, comme une cité aussi blanche qu'une colombe, dont le couple royal, endormi près de son trésor, est gardé par des géants noirs. Où? Quelque part à l'ouest du Nil, dans le désert libyque, là où les légendes aussi s'égarent.

Dans les années 1920-1930, nombreux sont ces explorateurs européens (anglais, hongrois, autrichiens, allemands, italiens) et égyptiens, sponsorisés par des sociétés savantes, à partir à sa recherche, à pied, à dos de dromadaire, en de fragiles automobiles ou même en avion. Un noyau dur, principalement britannique, partageant cette fièvre crée le Zerzura Club en novembre 1930 dans un bar grec de Wadi Halfa. Il se dissout quand éclate la Seconde Guerre mondiale et que les explorateurs sont rappelés par leurs armées devenues ennemies. Zerzura était peut-être un prétexte, et les motivations militaires : cartographier la *terra incognita* du désert libyque. Pas seulement : à lire leurs débats, il est évident que la quête de ces pugnaces explorateurs n'était pas feinte. Aucun ne découvre l'oasis de Zerzura, et jamais personne après eux.

En vérité, chercher une oasis perdue dans le désert et demeurée inconnue de tous, y accéder à l'ombre de palmiers dattiers et de vignes puis y découvrir des sources d'eau fraîche... était bien

une quête perdue d'avance. Même si «ce qui embellit le désert, dit le petit prince, c'est qu'il cache un puits quelque part» (Saint-Exupéry, 1943), on ne saurait trouver au Sahara d'oasis hors des routes, nichée entre deux dunes, dissimulée dans un coin oublié de tous. Il n'existe pas d'oasis autarcique qui puisse vivre sans liens avec d'autres territoires, car ce n'est pas la *raison d'être* d'une oasis. Sa *raison d'être*, au contraire, est d'être un nœud de réseaux au sein d'un Sahara connecté.

Drôle de formule, «raison d'être», pour cette chose qu'est l'oasis. C'est que cette chose n'est pas naturelle ou, pour être plus précis, elle est artificielle et d'origine anthropique. Il faut se garder des insidieuses réminiscences de *Tintin au pays de l'or noir* : une oasis, ce n'est pas trois palmiers et une flaque d'eau. C'est l'association d'une agglomération humaine et d'une zone cultivée – souvent une palmeraie – en milieu désertique. La palmeraie d'une oasis est un espace agricole en polyculture irriguée entièrement créé par la main de l'homme. Très intégrée, la palmeraie typique est structurée verticalement en trois strates : des palmiers dattiers dominant des arbres fruitiers (oranger, bananier, grenadier, pommier, etc.) qui eux-mêmes ombragent des plantes basses maraîchères ou fourragères, ou des céréales. Elle est un puzzle de jardins privés contigus. L'oasis est tout autant intégrée à son environnement désertique (connectée aux circuits de transhumance des pasteurs nomades, branchée sur les routes sahariennes)



Yvon Le Corre, *Taghit, Sahara, grand erg occidental*, aquarelle, 1996, 29 x 50 cm.

qu'elle s'en émancipe écologiquement en formant comme une bulle artificielle dans le désert, laquelle ne doit son existence qu'à l'apport fidèle et indispensable du travail humain. Avec du recul, on peut avancer que tout ce qui a fait l'humanité et son histoire est issu un peu de l'isolement, et beaucoup du mouvement et de l'échange. Les oasis comme nœuds d'échanges sont un modèle remarquable de ce postulat, un laboratoire *in situ*. Cela peut sembler paradoxal, car comment penser la condition insulaire des oasis comme un modèle de l'échange et du mouvement ? Il y aurait beaucoup à dire sur ce modèle oasien, complexe et pourtant similaire à grands traits à des échelles continentales : est-ce le seul résultat de la contrainte environnementale ? Non, celle-ci est forte, mais d'autres déserts, le Kalahari par exemple, sont depuis longtemps peuplés et recèlent de l'eau sans que cela suffise à y voir fleurir des oasis. La présence d'eau en surface ou en sous-sol est nécessaire, mais non suffisante. Des choix et certains savoirs et pratiques sont indispensables à la création de tels agroécosystèmes. Plutôt que de postuler, comme l'ont fait certains géographes, que les îles ou les oasis sont dans le creux des mailles, isolats enfin connectés par la modernité, on peut penser qu'elles sont, bien au contraire, les nœuds d'un réseau qu'elles contribuent à produire et à reproduire. On ne tranchera pas ici entre l'œuf et la poule : les oasis doivent-elles leur existence à leur statut de relais sur les routes en réseau qui traversent le Sahara depuis des millénaires, ou sont-ce les routes de ce réseau qui doivent leur existence aux oasis ? Chaque cas oasien a son histoire propre. Cependant, invention *ex nihilo*, on peut légitimement envisager qu'elles ont été créées dans un but : cultiver. Mais pour qui et pourquoi ?

Depuis des millénaires, des flux humains traversent le Sahara ; certaines routes commerciales datent de l'époque romaine, voire de la préhistoire. Ces routes ont également été parcourues entre les rives du Sahara par les voyageurs et les pèlerins musulmans à partir du VII^e siècle : sur des voies nord-sud du Maghreb aux empires subsahariens, et est-ouest du Maroc à l'Égypte. Les liaisons transsahariennes n'étaient pas menées d'une traite, les oasis n'étaient pas seulement des relais « passifs », mais des centres jouant le rôle d'intermédiaires successifs, points de départ et d'arrivée, organisateurs et/ou régulateurs des flux d'esclaves, d'ivoire, de pierres précieuses et de minerai (l'or en particulier), et d'exportation de produits locaux (du sel, des dattes et des produits naturels manufacturés). Sans parler d'un trafic véritablement régulier, ces flux permettaient la circulation non seulement des marchandises, mais aussi des nouvelles, des idées (de nombreuses oasis hébergeaient des écoles renommées) et des langues (berbères, arabes, subsahariennes). Cette activité d'échange essentielle au sein des oasis est une petite activité, en termes de travail, de main-d'œuvre ou de connaissances partagées, par rapport aux travaux agricoles, mais son impact est essentiel sur les économies insulaires sahariennes. C'est ce que l'on peut appeler le principe du « peu mais efficace ». Cette intégration des oasis aux routes sahariennes explique et permet que ces espaces agricoles soient des systèmes en « surproduction » et en partie spécialisés. Par exemple, la consommation locale des ménages serait bien incapable d'absorber la production de dattes cultivées. Il s'agit rarement d'une simple agriculture familiale, et son dessein d'exporter organise l'agrobiodiversité même des oasis. L'échange ou l'exportation d'une partie de la production (dattes, céréales, etc.) est une articulation indispensable de l'économie oasienne avec les caravaniers et les éventuelles populations pastorales. Les modalités changent, mais cette *raison d'être* oasienne demeure essentiellement inchangée.



Enfant au masque de bélier lors de la fête annuelle de Siwa, ancienne oasis d'Amon, dont le bélier était l'une des figures, Dakrūr (Égypte, désert libyque), 2015, Vincent Battesti.

Les oasis sont connectées à un réseau d'échanges, et leur écologie même – la majeure partie de leur biodiversité et sans doute l'intégralité de leur agrobiodiversité – est tributaire de ce réseau. Par exemple, dans la vieille oasis antique de Siwa, située dans le désert libyque (aujourd'hui dans le nord-ouest de l'Égypte) à la croisée de vieilles pistes caravanières, la biodiversité du palmier dattier (*Phoenix dactylifera L.*), l'espèce clé de voûte des systèmes oasiens, semble bien être structurée par un projet d'économie d'exportation. Les deux variétés qui y sont très majoritairement cultivées sont complémentaires. La première produit des dattes dites *sa'idi*, demi-molles, fort appréciées des marchés urbains lointains (très sucrées, elles se conservent sous la forme d'une pâte dite *'agwa*, prisée en confiserie). Elles sont transportées par des bédouins qui préfèrent la seconde variété, des dattes dites *alkak*, sèches, qui se conservent des années dans des magasins enterrés dans le désert.

Les deux variétés d'élite de Siwa ont les qualités de conservation requises l'une pour être vendue à l'exportation, l'autre pour nourrir les convoyeurs. Une quinzaine d'autres variétés, minoritaires, existent pour satisfaire les besoins locaux. Les oasis sahariennes n'ont donc jamais été des territoires tout à fait isolés. Au contraire, leur situation de discontinuité physique, leur insularité, leur a permis une connexion particulière aux autres territoires habités, une connexion mesurée mais obligatoire et essentielle : les oasis étaient – et sont toujours pour la plupart – les nœuds sporadiques d'un réseau de circulation des hommes et de leurs cortèges (aussi bien biologiques que culturels), qui s'étirent de proche en proche à l'échelle d'un continent. Un Sahara résolument connecté : reliant des plantes, des animaux, des hommes et leurs savoirs et pratiques.